Le Brésil, terre d'inspiration de l'ethnologie française

Jacques Barou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/367>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.367

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 10-19

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jacques Barou, « Le Brésil, terre d'inspiration de l'ethnologie française », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/367> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.367

Le Brésil, terre d'inspiration de l'ethnologie française

Par Jacques Barou,
anthropologue, CNRS

Texas © Mélanie Pavy, 2009

Le Brésil et l'ethnologie française sont associés le plus souvent à un nom célèbre : Claude Lévi-Strauss. Dès les années trente, l'auteur de *Tristes Tropiques* a façonné son regard et ses méthodes aux côtés des sociétés amérindiennes traditionnelles, sociétés menacées, faisant face aux défis de l'acculturation. Plus qu'un terrain d'études, le Brésil est devenu pour d'autres ethnologues le lieu d'une expérience intime. En témoigne l'initiation de Pierre Verger au culte yoruba d'Ifa, importé par les descendants d'Africains.

L'ethnologie française est-elle née à la fin du XVI^e siècle sur un fragment de territoire de ce qui allait devenir le Brésil ? C'est la question que l'on peut se poser en lisant quelques ouvrages écrits par deux auteurs ayant participé à l'éphémère aventure de la "France antarctique" qui se déroula dans l'actuelle baie de Rio de Janeiro entre 1555 et 1560.

Le 10 novembre 1555, le vice-amiral de Bretagne, Nicolas Durant de Villegagnon, jette l'ancre dans la baie de Guanabara. Ce chevalier de Malte, qui a mené plusieurs expéditions maritimes contre les pirates barbaresques, les Turcs et les Écossais a reçu du roi Henri II et de l'amiral Gaspard de Coligny la mission de créer une colonie française en Amérique du Sud. Il accoste à la tête de deux navires chargés de près de six cents colons qu'il a recrutés tant parmi les protestants en butte aux persécutions que parmi les forçats et les prisonniers, libérés sous condition d'accepter l'exil. Il construit dans la baie de Guanabara deux établissements baptisés Fort-Coligny et Henryville. Il projette d'en faire la capitale d'une "France antarctique". Cette expédition a été préparée d'assez longue date, de manière à supplanter les Portugais qui, depuis la découverte du Brésil par Alvaro Cabral en 1500, se sont établis sur divers points de la côte. Pour cela, Villegagnon a bénéficié de l'expérience des navigateurs normands qui, depuis plusieurs décennies, font commerce du bois exotique et d'autres denrées tropicales avec les Indiens de la côte. Plusieurs d'entre eux sont présents au sein de l'expédition en tant que "truchements", c'est-à-dire interprètes, maîtrisant plus ou moins bien les langues indiennes.

La France antarctique

D'emblée, les Français tentent de s'allier avec les principaux groupes indiens de la baie, les Tupinamba et les Tamoios. Ceux-ci fourniront une main-d'œuvre d'appoint pour la construction des fortifications, des guides pour l'accès aux forêts où pousse le fameux bois rouge, des troupes supplétives pour résister aux attaques des Portugais et surtout des compagnes aux colons français qui ne comptaient initialement que des hommes.

L'aventure tournera court. Le petit groupe, au lieu de se lancer dans la construction d'une nouvelle nation métissée avec les Indiens, se laisse rattraper par les querelles religieuses qui agitent la France en ces temps d'opposition virulente entre catholiques et réformés. Les débats théologiques minent l'entente entre les colons. Leur chef lui-même donne l'exemple dans ce conflit interne, se convertissant au protestantisme avant de revenir au catholicisme. C'est au cours d'une de ces phases qu'il demande au réformateur genevois Jean Calvin de lui envoyer un groupe de

colons protestants, pour faire de sa “France antarctique” un refuge pour les victimes des persécutions religieuses en Europe, à l'image de ce qui se construit à la même époque en Nouvelle-Angleterre. Le 5 mars 1557 arrivait un autre bateau, avec à son bord près de 300 calvinistes dont quelques jeunes filles qui devaient fournir des épouses aux colons, afin d'interrompre les relations sexuelles avec les Indiennes, que le chef de la colonie, traversant alors une période de puritanisme, jugeait désormais immorales. Ce renfort ne fera qu'accroître les tensions et précipiter l'échec du projet. Plusieurs colons français, ne supportant plus la tyrannie du chef, s'enfuient dans les forêts. Certains rejoignent les Indiens et s'intègrent parfois à leur société. Profitant de cet affaiblissement, les Portugais, qui ont fondé dans la même baie la future capitale du Brésil colonial, Rio de Janeiro, détruisent le 20 janvier 1567 ce qui reste des établissements français.

Les pionniers : Thevet et Léry

Cet épisode peu connu de l'histoire coloniale française laisse tout de même une première expérience du contact avec des cultures profondément différentes. Deux hommes qui ont participé à l'aventure ont laissé des écrits qui seront longtemps des références en matière de connaissance des cultures indiennes et seront utilisés par les ethnologues français plusieurs siècles après. Le premier, André Thevet, moine cordelier, qui porte le titre pompeux de “premier cosmographe du roi”, s'avère un cartographe plutôt fantaisiste, si on se réfère aux descriptions géographiques qu'il a laissées de la région. Par contre, il a un incontestable talent d'ethnographe, ramenant nombre de descriptions précises des coutumes indiennes et des recueils de leurs récits. Quatre cents ans après, Claude Lévi-Strauss utilise la transcription qu'il a faite du mythe d'origine des Tupinamba pour en comparer les structures avec les mythes bororo modernes¹. Si Thevet assortit souvent ses descriptions de jugements de valeurs sur les cultures qu'il observe, reflétant en cela le point de vue d'un ecclésiastique de son temps, il en va autrement de Jean de Léry qui participa à la même aventure.

Pasteur calviniste arrivé dans la colonie en 1557, Léry en est chassé avec les autres protestants à la suite d'un revirement du gouverneur Villegagnon et il passera plusieurs mois dans la forêt au milieu des Indiens Tupinamba avant de revenir en France l'année suivante. Pressé d'écrire un livre sur cette expérience, il finira par s'exécuter près de vingt ans plus tard, en publiant en 1578 *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, ouvrage qui influencera profondément Montaigne et Rousseau et que Lévi-Strauss considère comme un des tout premiers ouvrages d'authentique

ethnologie⁽²⁾. Le temps passé depuis ce voyage et les expériences cruelles qu'il a vécues dans l'intervalle en France avec les guerres de religion lui ont permis d'acquérir ce "regard éloigné", indispensable à toute analyse objective des faits constatés. Il est non seulement précis et rigoureux dans la description mais aussi pertinent dans l'analyse. Il parvient ainsi à présenter les rituels anthropophagiques des Tupinamba autrement que comme une coutume barbare (même si bien évidemment elle lui répugne), plutôt comme une manière symbolique d'incorporer les ennemis à la tribu. Souvent, il effectue des va-et-vient entre les coutumes des soi-disant "sauvages" et les violences qu'il a eu l'occasion d'observer au sein de sa propre civilisation. Sa pensée prend même parfois des résonances écologiques prémonitoires, quand il compare l'usage raisonnable que font les Indiens des produits de la nature avec la recherche du profit que pratiquent les Occidentaux et les conséquences qu'il entrevoit sur l'environnement⁽³⁾.

La terre de Claude Lévi-Strauss

Les œuvres de Thevet et de Léry semblent constamment présentes à l'esprit de Claude Lévi-Strauss lorsqu'il entreprend de raconter dans *Tristes tropiques* comment le Brésil a fait de lui un ethnologue. C'est bien dans ce pays que le plus célèbre représentant français de cette discipline est devenu ce qu'il est : un spécialiste universellement reconnu des sociétés amérindiennes, de leurs systèmes de parenté, de leurs mythes, en même temps qu'un penseur profondément pessimiste sur le devenir des civilisations, influencé en cela par ce qu'il a vu de ces cultures amazoniennes inéluctablement condamnées par le contact avec le monde moderne. Philosophe de formation, comme beaucoup de précurseurs des sciences humaines, il se voit proposer en 1935 un enseignement de sociologie à l'université de São Paulo. Cette université accueille alors un grand nombre de professeurs étrangers dont de nombreux Français, parmi lesquels l'historien Fernand Braudel et le psychologue Jean Maugué. Les étudiants s'expriment parfaitement bien en français et tout semble réuni pour que Lévi-Strauss s'inscrive dans une sorte de microcosme intellectuel tropical, débattant, comme souvent, des théories en vogue dans les milieux universitaires parisiens. Mais la proximité des cultures "premières" va cristalliser chez lui un intérêt encore embryonnaire et essentiellement livresque pour l'ethnologie. À la faveur de ce séjour académique qui dure jusqu'en 1939, il va organiser ses premières expéditions ethnographiques, publier ses premiers textes et recevoir la reconnaissance scientifique des quelques caciques de la discipline, Marcel Mauss et Lucien Levy-Brühl essentiellement, qui trônent alors à Paris. Il se rend

d’abord chez des peuples déjà relativement connus comme les Bororo et les Caduvéo, puis chez des groupes ethniques plus lointains, au-delà du Mato Grosso, à proximité de la fameuse ligne Rondon qui marquait alors la frontière entre le Brésil “civilisé” et les terres mal connues, où il pouvait être risqué de s’aventurer. C’est au cours de cette expédition qui lui fait rencontrer des populations sur lesquelles on avait alors très peu d’informations, comme les Nambikwara et les Tupi Kawahib, qu’il se réfère le plus à ses devanciers du XVI^e siècle. Constatant que le contact avec le monde occidental a déjà contribué partout à altérer sensiblement les cultures, il se projette vers un passé où la rencontre se situait encore entre deux mondes égaux l’un par rapport à l’autre, conscients de leur originalité propre.

Son regard sur le monde demeurera marqué par cette constatation pessimiste de la fragilité des cultures et de la tendance à l’uniformisation. Même si c’est au cours de ses séjours aux États-Unis qu’il commencera à élaborer sa théorie structuraliste, c’est toujours à ce terrain brésilien qu’il se référera pour y trouver le matériau propice à ses analyses et à l’illustration de ses thèses. Somme toute, il s’agit d’un “terrain” qui ne représente guère que quelques mois d’activité sur une carrière scientifique extrêmement riche et dense, marquée par des échanges avec divers savants américains, japonais ou français. Homme de cabinet plus que de terrain, comme il le reconnaît lui-même, il aura passé beaucoup plus de temps dans des

débats intellectuels au sein de l'intelligentsia occidentale, au Collège de France, à l'École des Hautes Études, à l'Unesco ou dans les grandes universités américaines, qu'en enquêtes ethnographiques dans la forêt amazonienne, auprès des sociétés qui constituent l'objet de sa réflexion. Il n'empêche que le Brésil, le Brésil amérindien tout au moins, reste étroitement associé au nom et à l'œuvre de Claude Lévi-Strauss. C'est surtout à cette brève période de sa vie qu'il se référera lors des cérémonies qui ont entouré son centième anniversaire, pour rappeler combien le contact avec ces tropiques "vides", tristes de la perte de la vitalité des civilisations qui y avait poussé, avaient influencé son regard sur le monde. Au-delà des analyses rigoureuses et quelque peu distantes qu'impliquaient ses ambitions théoriques, on retrouve chez lui, de temps à autre, un ton chaleureux et empathique pour parler de ce pays et de ses peuples, un ton qui habitait déjà plusieurs chapitres de *Tristes tropiques* et qu'on retrouve dans *Saudades do Brasil*⁽⁴⁾, un des derniers ouvrages qu'il a publiés et qui témoigne de la dimension affective qu'implique toute relation avec ce pays multiple, à la si puissante densité humaine.

Des cultures autochtones aux cultures importées

Si le séjour de Lévi-Strauss au Brésil s'est passé sous le signe d'une quête nostalgique de l'authenticité des cultures autochtones, celui qui lui succède en 1938 à l'université de São Paulo, Roger Bastide, s'intéressera essentiellement à une culture importée, celle des descendants d'esclaves africains et à la manière dont elle s'est transformée et enrichie dans la dynamique du contact que permet une société plurielle. C'est aussi au Brésil qu'il devient ethnologue. Philosophe de formation initiale lui aussi, il s'est intéressé dans l'entre-deux-guerres aux liens entre psychanalyse, société et religion, entre autres à la frontière entre troubles mentaux et élans mystiques. Ses premières publications concernent essentiellement ces thématiques-là⁽⁵⁾. Le Brésil va lui offrir un terrain extraordinairement riche pour développer et approfondir ses recherches tout en l'amenant en parallèle à s'intéresser à la sociologie des relations raciales, aux transferts culturels et à la sociologie des maladies mentales. En 1944, au cours d'un voyage dans le Nordeste, il découvre un paysage humain où se rencontrent, se mêlent et parfois s'affrontent les descendants d'esclaves africains déportés depuis le golfe du Bénin pour travailler dans les plantations de canne à sucre, les restes d'une culture amérindienne déjà bien transformée et de nombreux métis, issus des diverses vagues migratoires ayant touché la région.

C'est ce monde de mélange culturel et religieux sur fond de pauvreté et de domination sociale qu'il choisira d'étudier en profondeur. Ce premier contact lui inspire un livre qui rend compte de l'éblouissement ressenti face à cette humanité afro-brésilienne encore mal connue⁽⁶⁾. Il décide de l'approcher à travers ses manifestations religieuses qui associent des éléments culturels et mythologiques importés d'Afrique de l'Ouest à des emprunts au panthéon catholique et au fonds amérindien. S'il s'agit majoritairement d'une religion africaine, elle ne concerne pas que les Africains. Une population d'hommes et de femmes, aux origines très diversifiées, vient s'adonner dans les *terreiros*, à la fois lieux de culte, de sociabilité et de convivialité, à une véritable mise en scène de ses rêves et de son imaginaire en adoptant, à travers la transe, des personnalités fictives qui lui permettent d'échapper à sa condition sociale et de se libérer des troubles qui l'habitent. Là où l'on voyait habituellement des pratiques barbares dévolues à une approche clinique, Bastide décide de voir une vraie religion, au sens étymologique de construction d'un lien donnant du sens à une aventure collective qui cherche des réponses à toutes les grandes questions que se pose l'humanité quant à ses origines et à son devenir.

Rituels : les liens secrets du Brésil

Il n'a pas choisi comme terrain le *candomblé* de Bahia, c'est cette réalité qui s'est imposée à lui. Aussi décide-t-il de l'approcher sans *a priori* théorique : “*Nous étudierons le candomblé sans référence à l'histoire ou à la translation des cultures d'une partie du monde à une autre ; nous ne nous occuperons pas, non plus, d'encadrer nos descriptions dans des systèmes de concepts empruntés à l'ethnographie traditionnelle ou à l'anthropologie culturelle*”, écrit-il dans l'introduction de l'édition de 1958 du *Candomblé de Bahia*⁽⁷⁾. Cette dimension d'ethnologue de terrain est consubstantielle de l'approche de Bastide. Il a pris le temps de développer les relations nécessaires pour se faire admettre par ceux qu'il voulait étudier. Il a poussé ensuite le souci de la découverte des origines des rituels observés au Brésil jusqu'à se rendre au Nigéria pour séjourner en pays yoruba d'où venait le rite *nago* observé à Bahia. Probablement s'est-il fait lui-même initier à ces cultes, même s'il est toujours resté très discret à ce propos, contrairement à son ami et disciple, Pierre Verger, qui a mis en avant son intégration à l'univers religieux afro-brésilien, en affichant son nom de “Fatumbi”, prêtre d'Ifa.

L'intérêt de Bastide pour l'approche ethnographique, et tout ce qu'elle implique en terme de développement de relations avec les gens, a toujours été souligné par ceux qui ont travaillé avec lui. Dans la préface de l'édition du *Candomblé de Bahia*, Fernando

Henrique Cardoso, président de la République du Brésil entre 1995 et 2002, qui fut étudiant puis collaborateur de Bastide à São Paulo, rappelle cette méthode : *“Combien de fois, en compagnie de Bastide, n’ai-je pas parcouru d’îlots insalubres et favelas pour interviewer des gens pauvres, des Noirs, des Mulâtres, des femmes, des hommes, sur leur vie quotidienne, sur leurs préjugés de couleur et de race, sur leur religion⁽⁸⁾?”*

Revenu en France en 1957, Bastide sera nommé professeur d’ethnologie et de sociologie religieuse à la Sorbonne et il dirigera la revue *L’Année sociologique*, de 1962 à sa mort en 1974. Son influence sera considérable tant sur les anthropologues africanistes ou amérindianistes que sur les psychiatres. Il a été un des premiers à entreprendre et diriger des travaux de caractère ethnologique sur les immigrés en France. Dans les dernières années de sa vie, il a commencé à aborder, à partir de son expérience brésilienne, les thèmes du contact entre les populations de couleur et les Français métropolitains, à travers quelques enquêtes sur l’adaptation des Haïtiens et des Antillais venus vivre et travailler dans l’Hexagone. Si son nom reste associé aux cultures afro-brésiliennes, il a par ailleurs développé un regard beaucoup plus large sur les phénomènes de contacts entre les cultures. Son œuvre demeure une référence pour tout chercheur qui veut approcher le phénomène migratoire dans sa dimension globale, à travers l’analyse du vécu des immigrés et en s’appuyant sur la méthode et les concepts qu’il a forgés au cours de ses années brésiliennes.

L’intérêt de Bastide pour l’approche ethnographique, et tout ce qu’elle implique en terme de développement de relations avec les gens, a toujours été souligné par ceux qui ont travaillé avec lui.

Un messager entre les mondes

Pierre Verger est loin d’avoir la renommée scientifique de Lévi-Strauss ou de Bastide, il représente pourtant un très bel exemple de ce que le Brésil peut faire d’un intellectuel français. A priori rien ne le disposait à devenir à la fois un spécialiste reconnu des cultes de possession afro-brésiliens ni *a fortiori* un *babalao*, c’est-à-dire un grand prêtre de ces cultes, pleinement accepté comme tel par les adeptes. Né à Paris en 1902 dans une famille de la grande bourgeoisie, il mène jusqu’à trente ans la vie de dandy que lui permet sa confortable rente de situation. Il abandonne l’école à dix-sept ans et ne manifeste aucune motivation pour poursuivre des études supérieures dans quelque domaine que ce soit. En 1932, à la mort de sa mère, il décide d’abandonner

sa vie de riche héritier et il s'embarque pour la Polynésie sur les traces de Gauguin, armé d'un appareil Rolleiflex. Pendant quatorze ans, il mène une vie de voyageur solitaire, accumulant les clichés sur toute la planète et constituant ainsi une inestimable collection d'images sur les actualités de l'entre-deux-guerres, dont beaucoup paraissent dans le *Daily Mirror*, *Paris Soir*, *Life* et *Paris Match*. Entre deux voyages, il revient à Paris où il s'est lié avec Michel Leiris et Georges Henri-Rivière qui mènent alors leurs travaux d'ethnologie dans le cadre du musée de l'Homme.

C'est en 1946 qu'il découvre Salvador de Bahia. Il vit alors un véritable coup de foudre avec cette ville, son peuple et sa culture. Cela aurait pu aboutir à l'une de ces aventures plus ou moins ridicules où l'Occidental se prend pour un autre et développe une exaltation naïve de la culture qu'il a découverte et à laquelle il croit pouvoir s'assimiler totalement. Mais Pierre Verger va montrer qu'il est tout aussi capable de rigueur scientifique que de talent esthétique. De photographe, il devient ethnologue et va parvenir à se faire reconnaître comme tel par les milieux académiques, tout en poursuivant son singulier itinéraire. Après avoir mené quelques investigations pertinentes sur le *candomblé* de Bahia, il obtient sa première bourse en 1948 et part étudier les rites africains dans leur contexte d'origine, chez les Yoruba du Bénin et du Nigéria, qui ont eu une grande influence sur la culture bahianaise. En 1957, il publie un article inspiré de cette recherche dans la revue de l'Institut français d'Afrique noire, dirigé alors par Théodore Monod. Par ce biais, il entre dans le monde universitaire. Il s'y arrime plus solidement en intégrant le CNRS en 1962 et en soutenant en 1966 à la Sorbonne une thèse intitulée *Flux et Reflux de la traite des nègres entre le golfe du Bénin et Bahia de Todos os Santos, du dix-septième au dix-neuvième*⁽⁹⁾, qui reste une référence majeure pour tout historien de la traite négrière.

De la compréhension au partage

Cette reconnaissance académique ne change rien à la relation de proximité intime qu'il entretient avec la culture noire. Il parvient, comme personne, à conjuguer la distance nécessaire à l'approche scientifique et une identification de plus en plus marquée au monde qu'il étudie. C'est ainsi qu'il évoque sa première arrivée sur les côtes africaines : "*Lorsque de Bahia je suis retourné dans le golfe du Bénin, je ne me sentais plus ni photographe, ni ethnologue. J'avais un peu l'impression d'être un descendant d'Africains qui retournait sur la terre de ses ancêtres, en quête de racines*⁽¹⁰⁾."

Il s'intègre toujours plus profondément dans le monde du *candomblé*. Il est initié en 1953 au culte d'Ifa, en pays yoruba : c'est là qu'il reçoit le nom de Fatumbi,

“celui qui renaît par la grâce d’Ifa”, et qu’il devient babalaô. En tant que babalaô, il a accès à tout le patrimoine culturel des Yorubas, à leur mythologie comme à leurs connaissances botaniques utilisées à des fins thérapeutiques ou comme élément liturgique. À Bahia, il occupe également des fonctions importantes dans le *candomblé*, lui qui se disait areligieux et qui n’avait pas une goutte de sang noir. Collaborateur de plusieurs centres de recherches et professeur invité dans de nombreuses universités, il n’en continue pas moins de mener jusqu’à sa mort en 1996 une vie des plus simples dans un quartier populaire de Bahia, où il habite une maison au sol en terre battue, sans radio et sans téléphone, avec pour tout mobilier d’innombrables classeurs contenant les quelque 65 000 négatifs qu’il avait pris à travers le monde.

Beaucoup plus connu au Brésil qu’en France, Pierre Verger a fait l’objet depuis sa mort de nombreux hommages, dont un des plus significatifs est le téléfilm de Lula Buarque de Hollanda, commenté par Gilberto Gil : *Pierre Verger, messenger entre deux mondes*⁽¹¹⁾. Si de tels hommages ne lui ont pas encore été rendus en France, son œuvre n’en est pas moins considérée comme d’un apport majeur à l’anthropologie visuelle. Il y aurait sans doute bien d’autres chercheurs français, inspirés par le Brésil et son extraordinaire diversité, qui seraient à mentionner parmi ceux qui ont contribué au développement de l’ethnologie. Ces quelques cas évoqués ici suffisent cependant pour témoigner du rôle particulier de ce pays continent au niveau de la naissance et de l’évolution d’une science qui entend retrouver l’unité de l’homme derrière la diversité de ses expressions culturelles. ■

Notes

1. Cl. Lévi-Strauss, “Histoire de Lynx”, in *Œuvres*, p. 1355, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2008.
2. Cl. Lévi-Strauss, “Tristes tropiques”, in *Œuvres*, p. 70, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2008.
3. Françoise Argod-Dutard, *Histoire d’un voyage en la terre du Brésil de Jean de Lery : journées d’études*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2000.
4. Cl. Lévi-Strauss, *Saudades do Brasil*, Plon, 1994.
5. R. Bastide, *Les problèmes de la vie mystique*, Colin, 1931 ; *Éléments de sociologie religieuse*, Colin, 1935.
6. R. Bastide, *Images du Nordeste mystique en noir et blanc*, réédition Actes Sud, 2000.
7. R. Bastide, *Le candomblé de Bahia*, Plon, Terre humaine/poche, 2001, p. 36.
8. R. Bastide, *op. cit.*, p. 9.
9. Paris, Ed. Mouton, 1968, 720 p.
10. P. Verger, *Dieux d’Afrique*, Paris, Paul Hartmann, 1954, p. 7.
11. Titre original : *Pierre Verger, mensageiro entre dois mundos*, 1998, 82 mn.